

Yang-Tse-Kiang ou fleuve Bleu, et du Si-Kiang, qui constituent la Chine proprement dite.

Que fait là cette population si extraordinairement dense ? qu'attend-elle ? pourquoi ce long sommeil qui semble peser sur elle ? pourquoi demeure-t-elle comme figée dans son antique civilisation vieille de plus de 2000 ans ?

En considérant ces villes énormes, vraies fourmillières humaines, ces campagnes où les villages se touchent littéralement dans la fertile vallée du fleuve Bleu, ces jonques innombrables où grouille toute une population fluviale, j'ai pensé plus d'une fois aux terribles invasions du Ve siècle. Qui sait si Dieu ne tient pas là en réserve les nouveaux barbares qui doivent inonder le monde ? Qui sait si un nouveau Gengis-Khan, un autre Tamerlan ne viendra pas les fanatiser et les jeter sur les nations civilisées ?

Sous cet aspect, le *péril jaune* reste, il est vrai, très problématique en raison de la puissance des engins de destruction que possèdent les armées modernes, et qui rendent les grandes invasions de moins en moins possibles ; mais le péril jaune n'en demeure pas moins terrible dans son imminence, à un autre point de vue.

Ce peuple innombrable et doué d'une vertu prolifique prodigieuse est à l'étroit dans ses vallées pourtant si fertiles ; il déborde déjà de tous côtés sur ses voisins. Il domine dans la Mongolie, la Dzungarie, le Turkestan oriental, le Thibet, qui lui payent tribut. La Mandchourie, d'où est venue la dynastie conquérante qui règne actuellement, renferme plus de Chinois que de Mandchous. Le Tonkin, l'Annam, la Cochinchine sont inondés de Chinois. Le Siam renferme un tiers de Chinois, malgré les montagnes du Laos qui sembleraient devoir le protéger contre cette invasion. Depuis trente ans, il arrive en moyenne 50.000 émigrants chinois à Singapour. Cette ville en renferme déjà 100.000, c'est-à-dire qu'elle est plus qu'à moitié chinoise. Le plus grand nombre des nouveaux arrivés rayonne maintenant autour de ce centre, dans la presqu'île de Malacca presque inhabitée, et dans les Indes néerlandaises. Ils sont un million aux Etats-Unis, ils pullulent dans la Colombie britannique, au Pérou, sur le littoral américain du Pacifique. Enfin, l'Océanie elle-même commence à se peupler de Chinois, et ils sont déjà particulièrement nombreux aux îles Hawaï.

Cette émigration n'est qu'à ses

débuts ; elle va probablement prendre d'ici à quelques années des proportions formidables, et ces populations qui s'étouffent sur les rives du fleuve Jaune et du fleuve Bleu vont se lancer à la conquête de terres plus neuves et de moyens d'existence plus faciles. Tout Chinois qui revient enrichi dans sa patrie est un ardent propagateur des idées d'émigration.

Or, c'est ici que commence le péril qui accélérera la crise économique et sociale vers laquelle se rue le monde moderne.

Le Chinois n'a presque aucun besoin, il vit pauvrement, avec une extrême frugalité ; c'est un consommateur des plus médiocres, et il peut être, au contraire, un producteur d'une puissance étonnante.

Laboureur, il défriche et cultive avec une admirable ténacité. C'est ainsi que la Mandchourie, la presqu'île de Malacca, Bornéo, sont en train de se transformer sous le soc des charrues chinoises.

Terrassier, il fait ce que ne pouvaient faire même les nègres esclaves sous le fouet de leurs maîtres ; il fait ce que ne pourraient faire les terrassiers européens ; il est plus laborieux que les premiers, il est plus résistant que les seconds. C'est ainsi que les Chinois ont su se rendre indispensables dans la construction du chemin de fer du Pacifique. 10,000 Chinois succombèrent à la peine dans la Sierra Nevada et les montagnes Rocheuses, mais le chemin de fer était prêt plus de dix-huit mois avant la date annoncée. Sans les Chinois, les entrepreneurs n'auraient jamais pu exécuter cette ligne gigantesque dans le délai fixé, et leurs dépenses eussent été doublées.

Serviteur dévoué, apte à toute besogne, le Chinois est recherché partout comme domestique, et, partout où il débarque, la vie devient impossible au blanc non fortuné qui n'a que ses bras pour vivre. A Singapour, dans toute la presqu'île de Malacca, il n'y a, en fait de blancs, que des fonctionnaires, des représentants de commerce et quelques richissimes négociants. A San Francisco, tous les bas emplois sont aux Chinois, tous les gens de petit métier sont supplantés, à brève échéance, par les nouveaux venus, car si le Chinois est à peu près dénué de tout esprit d'invention, il a, en revanche, l'esprit d'imitation très développé. Il entrera au service d'un boulanger, d'un bottier... il dépassera bientôt son maître en habileté, il fondera à côté une maison qui ruinera celle de son maître

d'hier par la perfection et le bon marché de ses produits.

Marchand, son esprit mercantile lui fait accaparer tous les genres de commerce, et plusieurs, arrivés sans une sapèque, deviennent bientôt de puissants négociants. Au Siam, tout le commerce est entre leurs mains ; à Singapour, ils font une rude concurrence aux maisons anglaises, et dans leur propre pays, après s'être servis des agents européens de Chang-Hai pour écouler leurs produits, ils traitent maintenant directement avec les maisons d'Europe, des Indes ou des Etats-Unis.

Que l'émigration s'active un tant soit peu, que les Chinois ouvrent enfin leurs portes à la civilisation, se mettent eux aussi à produire, et bientôt le blé d'Amérique et d'Australie, cultivé par leurs mains, nous arrivera à un prix plus réduit encore. Les ouvriers des Etats-Unis, ruinés par des concurrents qui se contentent d'un salaire dérisoire, commenceront la guerre sociale, et nos sociétés européennes, gangrénées par l'irrégion et les idées socialistes, se trouveront bientôt dans la plus effroyable anarchie.

Les Etats-Unis sentent le danger, on a discuté le péril jaune en plein congrès à Washington, on a légiféré contre les Chinois ; mais, de l'autre côté du Pacifique, on a menacé d'agir aussi contre les maisons américaines établies en Chine, et le cabinet de Washington a reculé. La populace de San Francisco et des autres villes inondées par les faces jaunes a essayé de malmener les Chinois et de leur rendre le séjour de l'Amérique impossible. Le Chinois a d'abord souffert sans se plaindre, puis il s'est trouvé des gens qui l'ont renseigné sur les dispositions du Code et l'utilité des tribunaux, et le Chinois, sachant que des coups de canne peuvent rapporter des dollars, a eu vite raison de ses adversaires. Vainqueur, il s'avance dans l'intérieur : il y a des colonies chinoises à Omaha, sur le Mississipi, à Chicago, à New York même. Ecartées de l'Occident par les déserts et les montagnes de l'Asie centrale, les opiniâtres faces jaunes vont arriver par l'Orient en face de la vieille Europe.

Les difficultés excitent leur courage au lieu de le rebuter : c'est l'occupation de la vallée de l'Oussouri par les Russes qui a provoqué l'émigration en Mandchourie. Si le sang de nos soldats coule encore au Tonkin, c'est parce que les Chinois ne peuvent se résigner à nous laisser tranquilles possesseurs de cette fertile vallée du fleuve Rouge, où